



Présence

Internationale

Rue Lt. Freddy Wampach 23
1200 Bruxelles
Email: pbibelgium@scarlet.be
<http://www.peacebrigades.org>
BNP Fortis: BE07 0011 0164 5366

BELGIQUE-BELGIE
P. P.
4800 VERVIERS 1
P 001436

N° 113

Ed. resp. : M. Vasic, Rue Lt. Freddy Wampach 23, 1200 Bruxelles - Bureau de dépôt : Verviers 1 - Envoi non prioritaire à tarif réduit
Abonnement : 7 euros - Cotisation de sympathisant : 10 euros - Cotisation de membre effectif : 13 euros

Editorial

Dans le numéro précédent de *Présence internationale*, nous vous annonçons qu'en l'espace de quelques semaines, trois volontaires, nés à Bruxelles ou Bruxellois d'adoption, allaient rejoindre les équipes que PBI maintient au nord et au sud du Mexique. Comme tous les trois ont accepté de parler de leur engagement avant de s'envoler pour le continent américain, nous avons le plaisir de vous les présenter. A lire leur triple témoignage, vous pourrez vous rendre compte, d'une part, du sérieux du processus de sélection auquel PBI soumet les candidats et, d'autre part, de la qualité des personnes qui s'engagent pour ce type de volontariat.

D'ailleurs, si vous voulez les suivre sur le blog que PBI-Belgium a ouvert à leur intention, nous vous invitons à consulter notre site web <http://www.pbibelgium.be/Blog>. En outre, si vous voulez les soutenir en finançant en quelque sorte leur séjour, vous pouvez verser votre don au compte BE07 0011 0164 5366 de PBI Belgium asbl, en indiquant en communication lors de votre versement : « participation au projet Mexique ».

En plus de son entretien avant départ, la volontaire belge Nathalie San Gil Coello, partie en juillet dernier, nous fait un premier rapport sur son arrivée au Mexique et ses débuts au sein de l'équipe. Pour illustrer la situation des migrants dans cette région du monde, nous y ajoutons un article construit à partir d'un entretien avec le défenseur mexicain des droits humains Alberto Xicotencatl, directeur de l'organisation « Casa del Migrante de Saltillo », que PBI accompagne. Pour les Européens que nous sommes, son témoignage sur ce qu'il vit là-bas résonne plus fort que jamais à l'heure de la crise des réfugiés qui frappent aux portes de l'Europe, en provenance du Proche-Orient ou d'ailleurs.

Le présent bulletin est surtout consacré au Mexique mais, étant donné que Delphine Taylor, une autre Bruxelloise d'adoption (qui n'a toutefois pas la nationalité belge mais franco-britannique, contrairement à ce que nous écrivions dans le dernier numéro), nous a fait parvenir un article empreint d'émotion sur un accompagnement qu'elle a effectué en Colombie, où elle travaille depuis plus d'un an, nous vous le donnons à lire aussi et vous en souhaitons bonne lecture.

Dans ce numéro...

Mexique

Présentation sous forme d'entretien des trois volontaires bruxellois en partance pour le Mexique
Page 2

Témoignage d'une volontaire sur ses deux premiers mois
Page 4

« Sans protection des militants des droits humains, pas de défense des migrants ! »
Page 5

Colombie

Trujillo, où la mémoire ne peut être réduite au silence
Page 6



Mexique

Présentation sous forme d'entretien des trois volontaires bruxellois en partance pour le Mexique

Avant leur grand départ pour le Mexique, les trois volontaires en partance de Bruxelles, Nathalie San Gil Coello, Yolaine Delaygues et Raphaël Warolin ont bien voulu se prêter au jeu de l'interview. Nous les avons interrogés chacun individuellement sur trois thèmes principaux : leurs motivations à s'engager pour PBI, leur préparation avant de partir ainsi que leur future mission sur le terrain.

Nathalie, qu'est-ce qui t'a amenée à choisir cet engagement comme volontaire pour PBI ?

Justement parce que c'est une organisation qui permet d'ouvrir des espaces pour la paix, qui a une stratégie de présence internationale, qui soutient des initiatives locales, et qui contribue également à un développement de culture de la paix et de la justice. Moi, j'avais déjà entendu parler de cette organisation. Or leurs trois principes clés, qui sont l'impartialité, la non-ingérence et la non-violence, sont également des principes qui me correspondent assez.

Quel a été ton parcours pour finalement être choisie comme volontaire ? Quelles étaient les exigences ? La sélection a-t-elle dure ?

On a d'abord dû envoyer une lettre d'une petite dizaine de pages avec nos motivations ainsi que trois lettres de recommandation. On a ensuite eu une interview à distance, moi, personnellement, avec le Bureau de Londres, qui a duré approximativement une heure et demie et au cours de laquelle on pouvait aussi poser des questions. Ont suivi sept semaines de formation à distance, avec des dossiers qu'on recevait de manière hebdomadaire et des questions auxquelles on devait répondre à la fin de chaque semaine. Enfin, j'ai reçu une formation de huit jours à Barcelone, en compagnie des autres candidats. C'est alors qu'ont été choisies une douzaine de personnes pour l'équipe du nord et pour l'équipe du sud du Mexique, 5-6 candidats pour chaque équipe plus ou moins.



Est-ce que tu as trouvé que la sélection était un processus difficile ?

J'ai trouvé que c'était un processus très rigoureux pour un volontariat d'un an. Cela demandait pas mal de disponibilité et d'effort : étant donné que la plupart des candidats travaillaient aussi à temps plein, il a fallu s'organiser avec les différents agendas. Le processus m'a néanmoins rassurée sur le sérieux de l'organisation.

Sur place, en quoi consistera exactement ta mission ?

Sur place, on va assurer un accompagnement physique et international de défenseurs des droits humains, de personnes qui sont d'origine mexicaine et qui défendent les droits de certains profils de personnes, par exemple, dans le nord du pays, les droits de migrants ou les droits de femmes victimes de violences.

Au moment où tu as été sélectionnée, à Barcelone, après le stage de formation-sélection, quel a été ton sentiment par rapport à ta propre sélection et par rapport au groupe de gens qui ont suivi la formation avec toi ?

J'ai d'abord été très heureuse et très honorée d'avoir été choisie par les différents membres de cette étape de sélection. Le contact avec les autres jeunes qui participaient à la formation à Barcelone, a été très positif et très enrichissant. C'étaient vraiment de très belles rencontres, et j'espère que, durant cette année, en travaillant avec eux, on va créer des liens très forts. En tout cas, on va vivre une expérience assez unique, parce que vivre avec ses collègues ou être collègues avec ses coloc, cela va être quelque chose de très particulier.

Vous pouvez aussi participer à la défense des droits humains !

Aidez-nous à financer le séjour de nos volontaires. Versez votre don au compte BE07 0011 0164 5366 de PBI Belgium asbl. Le projet Mexique vous motive particulièrement ? Indiquez-le en communication lors de votre versement : « participation au projet Mexique ».

Soutien durable : la meilleure façon de nous soutenir, c'est l'ordre permanent ! Que le montant soit de 5 ou 10 euros par mois, vos versements facilitent la planification de nos actions à long terme.



A m é r i q u e s

Yolaine, qu'est-ce qui t'a amenée à choisir cet engagement pour PBI en particulier ?

En fait, ça faisait plusieurs années que je travaillais ici, à Bruxelles, dans le milieu des ongs européennes, dans ce qu'on appelle en anglais la « Brussels bubble », la « Bulle européenne ». Comme ce monde est très éloigné de la réalité, j'avais envie d'être vraiment confrontée au travail de terrain. Pourquoi PBI ? Parce que cette organisation a des valeurs qui me correspondent. Il y a un accompagnement d'organisations sur le terrain de défenseurs des droits de l'Homme. Et une vision : on ne va pas faire le travail à la place de l'organisation ; on va vraiment accompagner pour que ces organisations puissent faire leur travail. C'est pour moi essentiel. Je me suis reconnue dans ces valeurs.

Quel a été ton parcours pour finalement être choisie comme volontaire ? La sélection était-elle dure ?



Quelque chose de très important pour une organisation qui travaille dans des situations de conflit : il y a tout un suivi. On teste vraiment notre motivation et notre volonté pendant les mois de formation. C'est vraiment au fur et à mesure qu'on avance dans la connaissance du travail de PBI, qu'on est vraiment accroché : malgré une sélection difficile, on a envie de continuer pour enfin partir.

Sur place, en quoi consistera concrètement ta mission ?

Pour le faire court, cela consistera en un accompagnement d'organisations de défense des droits de l'Homme au sens large. A Oaxaca, j'accompagnerai davantage des organisations qui travaillent avec des communautés indigènes impactées par des mégaprojets, type extraction minière, etc. Il s'agira d'accompagner ces organisations qui sont menacées par le travail qu'elles font.

Raphaël, qu'est-ce qui t'a amené à choisir cet engagement pour PBI en particulier ?

L'année dernière, j'avais commencé à travailler pour une ong qui travaillait pour les droits humains et notamment sur les problèmes qui se passent au Mexique, et, l'année antérieure, j'avais fait un stage au Mexique, dans une institution de l'Union européenne, où il était déjà question des droits de l'Homme. Il y avait donc une sorte de continuité dans cet engagement. D'autre part, après des missions plus « de bureau » ou plus institutionnelles, je voulais avoir une expérience de terrain. Or PBI était une des rares ongs à proposer ça. Ensuite, j'ai choisi le Mexique plus que d'autres projets comme la Colombie ou le Honduras, pour ma connaissance déjà du pays et un certain attachement au contexte mexicain.



dix jours à Barcelone, où on était 16 possibles volontaires. Pendant 10 jours, ç'a été très intense : beaucoup de jeux de rôle, de mises en situation, mais aussi des moments plus de détente, avec les autres volontaires, qui ont permis de bien se connaître et de voir qu'on était des équipes très soudées. Et finalement, le dernier jour, il y a eu une sélection : la plupart d'entre nous avons été choisis. On a pu exprimer notre préférence, soit pour le nord du Mexique, soit pour le sud du pays. Moi, j'avais exprimé ma volonté d'aller dans le nord, ce qui a pu se passer. Donc j'étais très satisfait.

Quels ont été tes sentiments par rapport à ta propre sélection et vis-à-vis des autres membres du groupe ?

Comme, après un si long processus, j'avais misé sur ma volonté de m'engager, ç'a été à

Quel a été ton parcours pour finalement être choisi comme volontaire ? La sélection a-t-elle été difficile ?

Le parcours, c'est vrai, peut paraître un peu long. D'abord un dossier de formation, avec pas mal de questions, puis une première sélection, qui consistait en un entretien Skype, début janvier, et ensuite, une fois qu'on était repris pour une formation à Barcelone, on devait toutes les semaines fournir un travail d'analyse suite à la lecture de dossiers sur le contexte politique du Mexique, les problématiques, le travail et le mandat de PBI. Enfin, on a eu une formation de

la fois un soulagement et une grande satisfaction, d'autant plus qu'au niveau personnel, j'ai eu le choix d'équipe que je voulais, d'aller dans le nord. L'accompagnement de victimes de torture, de disparition, tout ce qui se passe dans le nord avec la militarisation de la sécurité publique, c'était vraiment ce qui m'intéressait. Et puis j'étais également très content de voir qui allait partir dans mon équipe. Enfin, il y a un mélange de curiosité et d'impatience d'y être et de découvrir ce que va être le travail sur le terrain.



Mexique

Témoignage d'une volontaire sur ses deux premiers mois

Le 15 juillet dernier, la Belge Nathalie San Gil Coello quittait Bruxelles pour travailler, une année durant, au nord du Mexique, avec l'équipe de PBI basée à Chihuahua Ciudad. Dans son premier témoignage sur son expérience depuis qu'elle se trouve sur place, elle raconte son adaptation progressive au sein du projet et ses premiers accompagnements.

Je me suis donc envolée pour le Mexique il y a deux mois. Envolée et bien atterrie. J'ai d'abord passé quelques jours au DF, «distrito federal», la capitale mexicaine sur-réaliste. Adjectif fort apprécié par les Belges. Y règne pourtant, selon «los Chilangos», les Mexicains du DF, un chaos «organisé», qu'ils sont bien les seuls à percevoir.

Au lendemain de mon arrivée débute la formation de l'équipe de coordination du DF dans les bureaux situés dans la colonie «La Roma». Au programme : des séances sur l'histoire du projet MEP (Mexico Project), la communication, le lobbying, la sécurité, le fonctionnement de PBI, les finances,...

Au Mexique, le projet PBI est présent dans trois régions. Dans la capitale, mais également dans le sud, dans l'État d'Oaxaca, et dans le nord, dans l'État de Chihuahua. Je rejoins l'équipe du nord. Celle-ci est composée d'une Hollandaise, d'un Suisse, d'une Chilienne, d'une Colombienne, et j'ai le plaisir de rencontrer une Irlandaise en partance. Une Madrilène nous rejoindra un mois plus tard. Mes collègues de travail sont également mes colocataires. Situation qui peut parfois amener quelques tensions au sein de notre équipe multinationale et multidisciplinaire. Toutefois l'ambiance y est bon enfant.

Ma formation continue. Les autres volontaires me dévoilent les organisations accompagnées, la conjoncture des États de Chihuahua et de Coahuila, PBI et son fonctionnement interne et aussi les règles de sécurité en place dans le nord. Dans cette partie du pays, les organisations et défenseurs travaillent diverses thématiques telles que les disparitions, les migrants, la traite d'êtres humains, le manque de respect des règles de sécurité dans les mines de charbon ou encore la défense des droits des communautés indigènes.

Je m'intègre peu à peu à la dynamique de l'équipe. Les journées sont longues. Cela est notamment dû au fonctionnement interne de l'organisation. Dans les équipes, toutes les décisions sont prises par consensus. Les longues réunions sont légions et les débats animés. Chacun a le droit, mais surtout le devoir d'exprimer son opinion. Une manière de travailler très particulière que je n'avais jamais expérimentée. La coordination entre les deux équipes de



Présence de la volontaire belge à une réunion de l'organisation mexicaine «Tierra Nativa»

terrain, le bureau de coordination du district fédéral et celui d'Europe exige également une communication constante et rigoureuse.

Après deux mois, à la formation et au travail interne s'ajoutent les réunions avec les autorités et autres organisations locales et internationales, ainsi que les accompagnements. Parmi ceux-ci, deux accompagnements ressortent du lot : celui de l'organisation du Centre des droits humains Paso del Norte à la rencontre régionale du nord sur les disparitions au Mexique et celui de l'organisation «Tierra Nativa» au Conseil consultatif du projet touristique Barrancas del Cobre à Creel, au cœur de la Sierra. Le premier événement a réuni des centaines de familles de personnes disparues des différents États du nord. Notamment encadrées par les organisations telles que le Centre diocésain des droits humains Fray Juan De Larios ou encore le Centre des droits humains Juan Gerardi qui, ensemble, ont déposé une proposition de loi en matière de disparitions. Lors du second accompagnement, les communautés indigènes ont fait prévaloir leurs droits, soutenues par les organisations «Tierra Nativa» et «Consultoria Técnica Comunitaria» (Contec) face à des acteurs qui ont bien des projets pour leurs terres.

Deux mois se sont déjà écoulés et pourtant l'expérience PBI ne fait que commencer.

Nathalie San Gil Coello

Vous pouvez aussi bénéficier de la déductibilité fiscale !

Si vous souhaitez faire un don à PBI et recevoir une attestation fiscale, c'est possible en versant au moins 40 euros en une année sur le compte BE37 0000 0000 2828 de Oxfam-Solidarité, avec la communication «AMC/OO018-PBI». Oxfam finance, avec ces dons, notre projet au Guatemala.



Mexique



« Sans protection des militants des droits humains, pas de défense des migrants ! »

Au moment où l'Europe se trouve confrontée à la gestion de ses flux migratoires, PBI vous emmène à Saltillo, au nord du Mexique, grâce à un article élaboré à partir d'un entretien avec Alberto Xicotencatl, le directeur de l'organisation « Casa del Migrante de Saltillo », qui lutte pour les droits des migrants dans le nord du Mexique.

Saltillo, capitale de l'Etat de Coahuila au nord du Mexique, est une ville dont le destin ressemble fort étrangement à celui de Lampedusa. A l'image de cette île italienne, porte d'entrée en Europe actuellement prise d'assaut par nombre de migrants, Saltillo fait frontière avec les Etats-Unis. Elle constitue donc un territoire de transit très prisé des personnes attirées par le rêve américain. Si, à Lampedusa, les migrants sont assistés dans leur drame par diverses organisations, la réalité en est toute autre à Saltillo. Ici, il ne fait pas bon vivre en prenant la défense des migrants, si bien que seule une association a, jusque-là, eu le courage de s'engager en faveur de cette cause : Saltillo Migrant House ou Casa del Migrante de Saltillo œuvre pour sortir les migrants de l'anonymat, faire reconnaître et garantir leurs droits.

Protéger pour mieux défendre

Son responsable, Alberto Xicotencatl dénonce la politique migratoire du Mexique qui « en dehors de la migration, n'offre plus aucune autre issue » aux populations pauvres. « Nous réclamons au nom de la population migrante le droit à la liberté de mouvement, à la santé, à une justice équitable, à la nationalité, au logement et à une vie libre loin de toute violence », martèle l'activiste des droits humains dans une interview accordée au projet PBI Mexique. Dans une ville réputée pour ses industries et son université, il n'en faut pas plus pour que la mission de la Casa del Migrante de Saltillo suscite des remous. A tel point qu'aujourd'hui, défendre les droits des migrants passe inévitablement par une protection de la Casa del Migrante de Saltillo et de ses membres. Dans cette partie du Mexique où les organisations internationales se comptent sur le bout des doigts, le projet de PBI basé dans la ville suit les défenseurs des droits des migrants dans leurs activités et diverses procédures juridiques. Sa présence aux côtés de l'association vise à dissuader les attaques. « C'est important d'avoir ici une organisation neutre qui effectue pacifiquement des pressions politiques », explique Alberto Xicotencatl, qui salue le fait que « PBI pose désormais ses yeux à un endroit où il n'y en avait aucun auparavant ».

La défense des droits humains suscite violences et agressions

A Coahuila, les défenseurs des droits humains sont au quotidien exposés à des agressions. « Tous les membres de l'équipe sont l'objet d'attaques, de harcèlement et de menaces de mort », confie Alberto Xicotencatl. Il garde

fraîchement en tête le fait qu'en 2013, une unité d'élite de la police, lourdement armée, a fait irruption au siège de son association sous prétexte qu'elle héberge des criminels. A force d'évoluer dans un environnement si austère, les défenseurs des droits humains finissent naturellement par changer leurs habitudes pour des raisons de survie. « Je ne peux pas me permettre de rentrer d'un mariage à cinq heures du matin. Je ne peux pas non plus manquer de vérifier si toutes les portes de ma maison sont fermées », confie Alberto Xicotencatl, l'air impuissant.

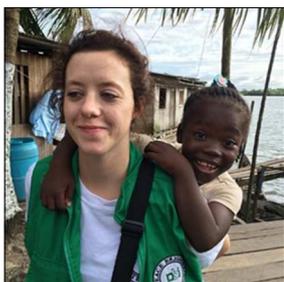
Torture et petites victoires

Malgré les intimidations dont ils sont l'objet, les membres de la Casa del Migrante de Saltillo ne baissent pas les bras. Grâce à leur détermination et avec l'accompagnement de PBI, ils parviennent à remporter de petites victoires. En 2013, l'association a pu documenter 35 cas de torture sur migrants par des forces de police. Ces révélations faisaient état d'abus sexuel sur les femmes, de torture de parents en présence de leurs enfants, d'électrocution des parties génitales et de l'introduction de substances nocives ou de l'eau chaude dans les narines des migrants. L'ampleur des faits a créé un scandale dans la presse à tel point que le gouvernement a dû annoncer l'ouverture d'une enquête. En outre, l'association peut se targuer d'avoir opéré un changement profond des mentalités à Saltillo. « Au moment où nous avons ouvert, les habitants de la ville avaient récolté des signatures pour demander sa fermeture et jetaient même des pierres contre le centre. Mais aujourd'hui, les mêmes personnes apportent de quoi manger aux migrants », témoigne avec satisfaction Alberto Xicotencatl. Le militant des droits humains, n'oublie pas non plus les petits succès enregistrés. « Il y a trois ans, dit-il, nous avons offert protection à une dame du Salvador fuyant des violences domestiques qui s'est rendue au Guatemala où elle a dû être exploitée sexuellement. Après avoir échappé à ses ravisseurs, elle a trouvé refuge chez nous. » Après un accompagnement comprenant un fort soutien psychologique, la dame a trouvé du travail et est aujourd'hui indépendante. « C'est l'un de nos véritables succès ! », se réjouit Alberto Xicotencatl, même si l'avenir en réservera certainement bien d'autres.

Article de PBI-Suisse



Colombie



Trujillo, où la mémoire ne peut être réduite au silence

De nationalité franco-britannique mais attachée à la Belgique pour y avoir passé son enfance, Delphine Taylor vient de travailler plus d'une année en Colombie avec PBI. A l'instar d'autres volontaires, elle publie régulièrement des articles sur son expérience d'observatrice internationale. Ces textes, écrits en anglais et en espagnol, peuvent être consultés sur le blog <http://pbicolombiablog.org>. Parmi ceux qu'elle a déjà rédigés, elle a accepté de traduire en français celui où elle raconte un accompagnement émouvant dans la ville de Trujillo, victime d'un terrible massacre plus de vingt ans auparavant.

En arrivant à Trujillo, municipalité du département de Valle del Cauca qui semble respirer la tranquillité au milieu des montagnes et d'une abondante végétation, je n'ai pu m'empêcher d'être replongée dans mes souvenirs d'enfance des petits villages du sud-ouest de la France que nous découvriions en famille durant les vacances d'été.

Cependant, j'ai vite pris conscience de la cruauté qui avait frappé Trujillo et ses villes voisines, Bolívar et Riofrío, entre 1986 et 1994, années au cours desquelles des groupes paramilitaires, narcotrafiquants et membres des forces de l'ordre firent 342 victimes, avec des actes de barbarie qui dépassent l'entendement. Cette action systématique d'anéantissement de la population civile, connue comme le tristement célèbre 'Massacre de Trujillo', s'est produite dans un contexte de lutte pour le contrôle de ce couloir stratégique qui relie la région à l'océan Pacifique, lutte au milieu de laquelle la population civile était constamment accusée de soutenir les groupes d'insurgés présents dans la région.

Plus de vingt ans après les faits, les familles des victimes, jeunes et adultes, symboles de courage et de force morale, avec le soutien des Sœurs Maritze et Teresa, réclament toujours que justice soit faite. Pour ces personnes, la lutte pour la préservation de la mémoire a un coût tellement élevé que, par exemple, il y a deux ans, les griffes de la guerre ont coûté la vie à Alba Mery Chilito. Cette grande figure communautaire, de la même famille que plusieurs victimes du massacre de Trujillo, parmi lesquelles sa fille et son beau-fils, (d'après ce que l'on a pu me raconter), était une femme très investie, entrepreneuse et pleine de vie. Battante infatigable et jardinière exceptionnelle du Parc Monument aux Victimes du Massacre de Trujillo, elle avait pour habitude de se reposer contre son arbre préféré après avoir semé des fleurs en mémoire des centaines de personnes disparues, assassinées ou dont les vies se sont éteintes de tristesse (appelée ici « peine morale »). Aujourd'hui, cet arbre porte le nom de Chilito, comme « symbole de la mémoire qui ne se tait pas malgré la peur ».¹

Déambuler dans les rues, places, coins et recoins de Trujillo, partager des moments de convivialité avec ses habitants, lire et écouter leurs témoignages a été l'une des expériences les plus marquantes et émouvantes de ma vie, à tel point qu'à plusieurs reprises je ne pus retenir mes larmes.



Sœur Maritze avec un groupe de personnes de l'organisation AFAVIT réclament que justice soit faite.

D'un côté, c'était comme si leurs histoires avaient tout ramené à la vie, me rappelant que ce massacre avait réellement eu lieu il n'y pas si longtemps de cela. D'un autre côté, j'étais et je reste en admiration devant leur détermination et leur capacité à affronter et surmonter ces terribles épreuves passées et présentes et de continuer à planter leurs objections avec une dignité exemplaire.

Voilà pourquoi, pour moi, Trujillo c'est aussi doña Cecilia et ses délicieuses *arepas*², les rires de Consuelo qui font écho dans le Parc Monument, les balades dans la camionnette de Miguel, l'accueil chaleureux dans la maison d'Aurora, l'audace de la nonagénaire Emma, mon admiration pour Ludivia qui gère le Parc et partage son histoire aux visiteurs, l'engagement de Miyerlady et Conchita auprès du groupe de jeunes, enfants, petits-enfants, frères et sœurs, neveux et nièces des personnes disparues et assassinées. Voici quelques rencontres parmi la longue liste de personnes que j'ai eu l'immense opportunité de connaître et auxquelles je me suis très fortement attachée en si peu de temps.

Il est difficile d'imaginer toute la souffrance qui se cache derrière tant de sourires et d'affection. Et c'est cela, Trujillo : un lieu où se combinent, dans un contraste douloureux, souffrance indescriptible et beauté naturelle et humaine.

Delphine Taylor

¹ <http://sinolvido.justiciaypazcolombia.com/2014/02/alba-mery-chilito.html>

² Galette de maïs, spécialité colombienne et vénézuélienne

